

André Turpin Le cinéaste heureux

Carlo Mandolini

Le cinéma québécois des années 90
Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48647ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mandolini, C. (2001). André Turpin : le cinéaste heureux. *Séquences*, (216), 34–35.

André Turpin Le cinéaste heureux

*Je n'avais jamais rencontré André Turpin. Au moment d'entrer dans le café qui nous servait de lieu de rendez-vous, je me demandais bien si j'allais me retrouver face à face avec un tempérament anxieux, sombre, angoissé par le doute, comme le sont les protagonistes de *Zigrail* et d'*Un crabe dans la tête*. André Turpin était-il notre Leos Carax à nous ?*

*En fait, anxieux, Turpin l'a été, à l'époque de *Zigrail*, justement. Mais aujourd'hui, il est heureux et « trop occupé pour être angoissé ». Souriant et sincère, il parle de son travail, évoque d'emblée ses « erreurs » et attend avec calme la réaction des critiques face à son nouveau film qui, il le sait, surprendra ceux qui, après *Zigrail*, *Cosmos* et, surtout, après son travail à la direction photo pour *Maelström*, de Denis Villeneuve, l'attendent encore du côté du formalisme. C'est qu'*Un crabe dans la tête* marque plutôt une sorte de rupture esthétique pour Turpin. Le jeune réalisateur de 35 ans, malgré son début de carrière fulgurant, en est encore à l'étape de l'expérimentation et du ressourcement. Il n'a surtout pas l'intention de devenir prévisible ni de se prendre trop au sérieux.*

propos recueillis par Carlo Mandolini

*Que représente la préparation d'un deuxième film lorsque le premier film est *Zigrail* et que les attentes sont si élevées ?*

C'est très différent ! Le premier film, personne ne l'attend et personne ne s'en fait la moindre idée. *Un crabe dans la tête* a été pour moi une démarche beaucoup moins cérébrale, moins calculée et plus instinctive. Pour *Zigrail*, j'avais des théories, j'expérimentais des tas de trucs. La forme était pour moi très importante et je suivais une démarche cinématographique claire. Avec *Un Crabe...*, j'ai voulu me laisser aller davantage et j'ai un peu laissé de côté la démarche formelle afin de me concentrer davantage sur le scénario, car depuis *Zigrail* j'avais le désir de maîtriser davantage le scénario. Dans *Un Crabe...* la forme demeure tout de même plus appuyée que dans un film « standard », mais elle ne représente pas un personnage. À certains égards, je pense que c'est peut-être une erreur. Je me suis peut-être fait beaucoup trop confiance. Sur *Zigrail*, j'étais très, très inspiré. Dès que j'arrivais sur un lieu de tournage, j'inventais sans cesse de nouvelles choses, je trouvais de nouveaux angles pour tourner. Pour *Un Crabe...*, j'ai eu beaucoup plus de soucis « narratifs ». Je me préoccupais davantage des personnages, de leurs motivations, de la direction qu'ils prenaient... Pour moi, c'était primordial. Et puis, sur le plan du scénario, *Un Crabe...* est un film beaucoup plus complexe... Bref, la forme m'inspirait moins. C'est ce qui m'a poussé à découper certaines scènes en champ-contrechamp durant le tournage, pour me donner une sécurité supplémentaire au montage. J'ai par contre gardé la même structure de production que pour mon premier film. Je tenais à tourner léger, en petite équipe et, surtout, à me donner du temps ! C'était ma priorité. Pour moi, pas question de faire quoi que ce soit en moins de 30 jours — que ce soit comme réalisateur ou comme directeur photo.

*Le personnage d'Alex, le protagoniste du film, incarne un individu de 30 ans angoissé. Il ressemble à André, de *Zigrail*, et aussi aux jeunes protagonistes d'un grand nombre de films réalisés par les cinéastes québécois de votre génération. Ce n'est pas le spleen de la Nouvelle Vague, mais plutôt une angoisse existentielle, une grande tension par rapport au quotidien et au béton des villes...*

Un crabe dans la tête, c'est ce que j'étais il y a 10 ans, à l'époque de *Zigrail*. Aujourd'hui, je me suis libéré de cette angoisse. Je peux m'en détacher et mieux en parler. Je ne sais pas si ce sentiment est particulier à notre époque, ou si cette angoisse s'exprime parce que notre génération maîtrise l'image et s'en sert comme exutoire. D'après moi, cette inquiétude vient de certaines questions que se posent les 25-35 ans : Qu'est-ce qu'on fait dans la vie ? À quoi servons-nous ? Comment vais-je m'accomplir ? Et puisqu'en plus on ne croit pas en Dieu, on n'a même pas cette motivation supérieure. Par ailleurs, on a arrêté de faire des enfants, qui sont un moteur de la vie. Ils remettent nos angoisses et nos peurs en perspective, ils font de nous des êtres responsables. Cela dit, il y a un baby-boom en ce moment, je le vois autour de moi... On en ressentira l'impact dans le cinéma québécois.

*Il serait temps, non ? Le cinéma québécois, depuis une dizaine d'années, est un cinéma de la « non-naissance » (Nô, Un 32 août sur terre...). Dans votre œuvre, c'est l'avortement dans *Zigrail* et l'enfant mort dans *Un crabe dans la tête*.*

Eh, c'est vrai, je n'avais jamais fait ce lien...

Ah ! ?

[Réfléchissant] ...Ouais ! T'as ben raison !... Mais pour moi, dans *Crabe...*, la mort de l'enfant est complètement différente. Elle est beaucoup plus symbolique, alors que dans *Zigrail* elle est extrêmement concrète. Dans *Crabe...*, l'idée de l'enfant est survenue



Le refus de regarder la réalité

durant l'écriture de façon complètement instinctive, inconsciente. C'était un vrai symbole, non calculé, qui est surgi tout seul. Je ne savais pas ce qu'il faisait là. Puis, j'ai poursuivi cette piste et j'ai trouvé une réponse : pour moi, cette image, c'est Alex qui se voit à l'âge où il a cessé de vieillir. Alex n'est jamais devenu adulte, il n'a jamais atteint la maturité. Cette vision l'effraie et provoque en lui une transformation.

Cette transformation est symbolisée par la scène finale, durant laquelle le personnage retire le crabe qui s'était infiltré dans la partie de sa combinaison de plongeur qui recouvre sa tête. Littéralement, il libère sa tête des angoisses qui le rongent.

Complètement ! Il se débarrasse de ses bibittes ! En fait, ce qui était important pour moi, c'était de mettre un terme à cette anxiété. Faire comprendre que ce que vit le personnage, ce n'est pas la fin du monde. Mon prochain film sera d'ailleurs beaucoup plus heureux. Pourquoi parler des problèmes des gens, alors qu'on peut faire des films sur des êtres qui nous inspirent et nous motivent ? On dirait que les cinéastes refusent de montrer leur côté ensoleillé. Peut-être par peur d'être ridiculisés, d'être traités de fleur bleue. Dans mon prochain film, je vais m'oublier pour être plus anthropologue, ou en tout cas plus sociologue, et regarder à l'extérieur de moi. Et je vais peut-être accepter davantage le bonheur.

Une dimension morale très importante dans ce film est le débat sur la question de la représentation de la mort...

C'est très important. Je voulais savoir jusqu'où on pouvait montrer la mort. La mort a toujours fait partie de l'histoire de l'art, mais la *réalité* de la mort est encore taboue. Je me suis posé une foule de questions. Je me demandais si la mort était plus acceptable si présentée de façon « artistique », plutôt que d'une manière réaliste et crue. Est-ce que la mort peut devenir esthétique ? Si elle le devient, est-ce qu'elle est plus acceptable ou plus outrageante ? À l'écriture, je voulais aussi qu'il y ait ce contraste entre le côté repoussant du cadavre que l'on voit à l'image et sa dimension très paisible. Or, lorsque j'ai fait les photos, je les ai trouvées beaucoup moins provocantes que je ne le croyais et je me demande maintenant s'il est crédible que, comme je le montre dans le film, quelqu'un puisse se scandaliser devant ces photos-là. Parce qu'en réalité, elles ne montrent rien de très choquant, si ce n'est qu'il s'agit d'un enfant mort.

Le premier plan du film est un gros plan d'un œil en négatif. C'est une invitation à regarder votre film différemment.

Oui. Je voudrais que le spectateur puisse voir ce film sans aucune préconception, aucune attente par rapport à ce que j'ai déjà fait. J'espère qu'on le verra avec liberté, avec un sourire en coin. Je veux qu'on retienne son ironie, son regard léger, son humour, parce qu'avec ce film j'ai voulu rire de moi, de nous, de ce que nous sommes... ❧